

La Roche, Philippe Jacques de
Le faux mentor

LE

FAUX MENTOR,

OU

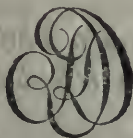
ENCORE UN TARTUFFE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR Mr. HUBERT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 12 Janvier 1820.



A PARIS,

Chez DONDEY-DUPRÉ, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Louis, n°. 46, au Marais, et rue Neuve St.-Marc, n°. 10, près la place des Italiens.

1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
D'ESTIVAL, Époux d'Adèle..	Mr. GRÉVIN.
ADÈLE	Mlle. Adèle DUPUIS.
SELICOUR, ex-Gouverneur de d'Estival	Mr. MARTY.
FRONTIN, Valet de d'Estival.	Mr. DUMÉNIS.
FINETTE, Suivante d'Adèle..	Mme. ADOLPHE.

La Scène se passe à Paris, dans le salon de d'Estival.

LE FAUX MENTOR,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, FINETTE.

(*Ils entrent chacun par une porte latérale placée en face l'une de l'autre*).

FINETTE.

A l'habile Frontin salut, gloire et profit.

FRONTIN.

D'honneur, ma chère enfant, je n'aurais pas mieux dit.
Salut à la plus sage... il est pour toi, Finette.
Gloire à la plus aimable... elle est, je le répète,
Encor pour toi, ma belle : et profit... si tu veux,
Il sera dès ce jour notre lot à tous deux.

FINETTE, *souriant.*

A nous deux?

FRONTIN.

Oui. Tu sais combien l'amour m'enflamme!

FINETTE, *souriant.*

Ah! l'amour!

FRONTIN.

Es-tu fille à devenir ma femme?

FINETTE, *avec malice.*

Je n'ose.

FRONTIN.

Que crains-tu? tant que dure le jour
Mes soins, mes sentimens te prouvent mon amour.
Avant de te connaître, aussi fou que volage,
A toutes les beautés j'adressais mon hommage :
Fripon par circonstance, intrigant par état,
Je conduisais ma barque avec assez d'éclat,
Et pouvais par mes tours, mon esprit, mon adresse,
Des plus hardis Frontins égaler la souplesse :
Mais Finette paraît : tout change autour de moi.
J'abjure mon erreur, et soumis à ta loi,
Frontin ne sera plus qu'un valet débonnaire
Qui mettra son bonheur et ses soins à te plaire.

FINETTE.

Tu le dis.

FRONTIN.

Je le pense et j'en fais le serment.

FINETTE.

Jamais un amoureux parla-t-il autrement?
L'ivrogne qui, le soir, sur ses deux pieds trébuche,
L'intrigant démasqué pris dans sa propre embûche,
Le joueur que le sort n'a point favorisé,
Et le voleur surpris par un homme avisé,
Tous de se corriger protestent avec force,
Et se laissent reprendre à la première amorce.

FRONTIN.

C'est que tous ces gens là n'ont pas devant les yeux
Ce sourire enchanteur, ce minois gracieux
Qui...

FINETTE.

Frontin, c'est assez, trève de flatterie;
De nos sots freluquets ne prends pas la manie.
Moi, je te l'avouerai sans art, sans compliment,
Je n'ai jamais pour toi senti d'éloignement;
A tes pressans désirs je souscrirais peut-être
Si je ne redoutais l'exemple de ton maître.
Vois quelle est sa conduite!

FRONTIN.

Oses-tu l'accuser ?

FINETTE, *sévèrement.*

Et toi, malgré ses torts, voudrais-tu l'excuser ?

FRONTIN, *vivement.*

Non, non, je reste neutre et garde le silence.

FINETTE.

Après six mois au plus d'une heureuse alliance,
Après tous les sermens qu'il fit pour obtenir
Qu'Adèle à son destin consentît à s'unir,
L'ingrat, oubliant tout, la querelle sans cesse;
Sur ses ajustemens la fronde avec rudesse;
Veut seul être le maître, et trompant maint espoir,
Bâille chaque matin, et s'endort chaque soir.

FRONTIN.

De pareils procédés pour toi sont-ils à craindre ?

FINETTE.

Pourquoi non ? ...

FRONTIN.

Ma Finette en ce moment veut feindre.
(*à l'oreille*).
Un homme pourrait-il s'endormir près de toi ?
Ces grâces, cet esprit, et ce je ne sais quoi...

FINETTE.

Qui plus que ma maîtresse, est aimable, attrayante ?
Son cœur est excellent, et son esprit enchante.
Nul autre qu'un mari ne lui résisterait.

FRONTIN...

Pour vivre en paix ici, sais-tu ce qu'il faudrait ?
Chasser de la maison ce mentor hypocrite
A qui mon maître donne et la table et le gîte.

FINETTE.

Selicour ?

FRONTIN.

Oui, lui-même.

FINETTE.

Y penses-tu, Frontin?

FRONTIN.

C'est lui qui trouble tout, j'en suis presque certain.

FINETTE.

Le chasser de ces lieux me paraît difficile.
Monsieur est son élève.

FRONTIN.

Élève trop docile
Qui montre, à vingt-cinq ans, pour son cher gouverneur,
Une soumission qui lui fait peu d'honneur.
Sans doute on doit traiter avec reconnaissance
Le guide clairvoyant qui forma notre enfance;
Mais quand l'âge est venu d'agir et de penser,
Quand des conseils d'autrui l'homme peut se passer,
A quoi bon se donner le ridicule extrême
De n'oser rien penser, rien faire par soi-même?

FINETTE.

Ainsi ton jugement, que tu crois sans égal,
Impute à Selicour les torts de d'Estival?

FRONTIN.

Il a l'esprit d'un fourbe et le masque d'un traître.

FINETTE.

Quel serait donc son but?

FRONTIN.

C'est ce qu'il faut connaître.

FINETTE.

Comment y parvenir?

FRONTIN.

En l'observant, morbleu!

FINETTE.

Il est fin, délié.

FRONTIN.

Tu me piques au jeu.

Et je veux lui prouver, quoi qu'il fasse ou qu'il brigue,
Qu'un pédant de collège est un sot en intrigue.

FINETTE.

Ta noble ardeur m'enflamme; unissons nos efforts :
Étant deux contre lui, nous serons les plus forts.

FRONTIN.

C'est brave... mais, dis-moi... quelle affaire importante
Fait-il secrètement avec monsieur Dorante?

FINETTE.

Quel est-il ce Dorante?

FRONTIN.

Un riche bijoutier,
Par plus d'un tour adroit, connu dans le quartier.

FINETTE.

Je ne le connais pas.

FRONTIN.

Moi, je le vois sans cesse
Venir chez Selicour : et celui-ci le presse
De lui rendre au plus tôt je ne sais quel portrait
Que, d'inspiration, pour sa belle il a fait.
Quel est donc ce portrait?

FINETTE.

Je n'en sais rien encore.

FRONTIN.

Ah! si nous connaissions la beauté qu'il adore!

FINETTE.

Découvrons-la, Frontin.

FRONTIN.

Si c'était? ...

FINETTE.

Si c'était? ...

FRONTIN.

Oh! non : c'est impossible.

FINETTE.

Attends donc... ce portrait...
Serait-il par hasard celui de ma maîtresse ?

FRONTIN.

J'en avais le soupçon.

FINETTE.

Vrai ? Frontin, de l'adresse.
Mets-toi vite en campagne, et qu'ici dès ce soir,
Dorante, à son insu, nous le fasse entrevoir.

FRONTIN.

Tu le verras.

FINETTE.

De toi, j'en reçois l'assurance.

FRONTIN.

Et tu peux y compter.

FINETTE.

Sélicour vient... Silence !

SCÈNE II.

FRONTIN, FINETTE, SÉLICOUR.

SELICOUR, *d'un air aimable.*

Bon jour, bon jour, Finette. Eh ! mais, petit lutin,
Toujours je te rencontre avec l'ami Frontin.

FINETTE.

Cela vous déplait-il ?

SELICOUR.

Non. Je te le pardonne :
Jamais dans ses plaisirs je ne gênai personne.
Comment va ta maîtresse ?

FINETTE.

Elle est au désespoir.
Son mari s'est couché sans lui dire bon soir.

SELICOUR.

Encor !

FINETTE.

C'est à propos d'une mode nouvelle,
Que Monsieur s'avisa de lui chercher querelle.

SELICOUR.

Eh quoi ! pour une mode !

FRONTIN.

Avec emportement
Monsieur s'est retiré dans son appartement,
Et vient de se lever en grondant tout son monde.

FINETTE.

Que de bruit ! que de pleurs pour un mari qui gronde !

FRONTIN.

Que de têtes en l'air !

FINETTE, *fixant Selicour avec ironie.*

Que d'amis désolés !

SELICOUR, *souriant à moitié.*

Cela s'apaisera.

FINETTE.

Comme vous en parlez !

SELICOUR.

Je conçois le chagrin que son humeur vous donne.
J'en souffre autant que vous : son épouse est si bonne !
Qui jamais eût pensé que l'ami d'Estival,
En qui je vis toujours un caractère égal,
Dont je formai le cœur, l'esprit et la jeunesse
Aux sévères leçons que prescrit la sagesse ;
Que mon élève enfin de ce monde pervers
Adopterait sitôt la mode et les travers ?
Après six mois d'hymen traiter ainsi sa femme !
Cela me fait vraiment un chagrin...

FRONTIN, *à part.*

La bonne ame !

SELICOUR.

Je prétends sur ses torts l'éclairer sans aigreur,
Et vaincre son esprit en attaquant son cœur.

FINETTE, *entrant dans son intention.*

Bien dit, monsieur. Tancez cet élève rebelle,
Qui, malgré son hymen, se croit hors de tutelle.
L'asyle qu'il vous donne est un signe assuré
Qu'à vos sages conseils il aurait déféré,
Si, dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière,
Vous n'aviez lâché bride à son humeur altière.

FRONTIN, *avec intention.*

Mon maître a le cœur bon; mais, entre nous soit dit,
Je soupçonne quelqu'un de lui tourner l'esprit.

SELICOUR, *surpris, mais se déguisant.*

Tu soupçonnes quelqu'un? Ah! parle avec franchise;
Montre-nous sous quels traits le fourbe se déguise...
Et de le démasquer je m'empresse aussitôt.

FRONTIN.

Ne précipitons rien. J'espère que bientôt
Nous le verrons, monsieur, dupe de son système,
Dans ses propres filets s'embarrasser lui-même.

SELICOUR.

Tu crois?

FRONTIN.

J'en suis certain.

FINETTE.

Je le soupçonne aussi,
Et je voudrais déjà le savoir loin d'ici.

SELICOUR.

De qui parlez-vous donc?

FINETTE.

D'un homme à double face,
Qui suit tout à la piste, et que rien n'embarrasse.

SELICOUR, *à part.*

Est-ce à moi qu'elle en veut?

FRONTIN.

Il est faux et jaloux.

FINETTE.

Vous ne voyez que lui quand vous êtes chez vous.

SELICOUR.

Entre tous mes amis je cherche le coupable.....

FINETTE.

C'est un fat, sous les traits d'un homme respectable.
(*On entend une sonnette*).
On me sonne. Au revoir, monsieur le gouverneur.
(*Bas à Frontin*).
Le portrait.

FRONTIN, *de même.*

Tu l'auras. (*Haut.*) Très-humble serviteur.
(*Frontin suit Finette qui sort.*)

SCÈNE III.

SÉLICOUR *seul.*

Que veut dire Finette ? et de qui parle-t-elle ?
Elle ne peut savoir qu'en secret j'aime Adèle :
Cet amour, dans mon cœur avec soin concentré,
Aux regards des jaloux ne s'est jamais montré,
Et je peux sans danger éprouver ma conquête.
Déja, si je vois bien, mon triomphe s'apprête.
Mes soins sont accueillis, on rit à mes bons mots,
On cite avec plaisir mes joyeux à-propos ;
C'est à moi qu'on se plaint, s'il s'élève un nuage....
Avec art je conjure, ou j'excite l'orage,
Sans que les deux époux que je sais diviser,
De leur désunion me puissent accuser.....
Cependant, sous les traits de l'ami qui console,
Ne leur laissons pas voir la main qui les désole ;
Car mon plan échouerait. Quant au bon d'Estival,
Il ne soupçonne pas que je suis son rival.

L'ascendant que, sur lui, j'ai pris comme son maître,
Le subjugue... et toujours il est ce qu'il doit être...
Enfant, il devint homme en suivant mes avis :
Homme, je sais le rendre enfant faible et soumis.

SCÈNE IV.

SELICOUR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL. (*Il est de mauvaise humeur*).
Ah ! c'est vous, Selicour.

SELICOUR.
Eh bien, qui vous agite?

D'ESTIVAL.
Ce qui se passe ici, me chagrine et m'irrite.
Vainement j'interroge et suivante et valets,
Je ne vois, je n'entends que des gens très-discrets,
Qui, payés pour se taire, ou craignant de m'instruire,
De ce qu'ils ont dû voir, ne veulent rien me dire.
Ma femme, à les en croire, unit à la beauté
Les vertus de son sexe et la fidélité.
C'est un ange, en un mot.

SELICOUR.
Oui, mon cher, c'est un ange.
De l'avis de vos gens, contre vous je me range.

D'ESTIVAL.
Ce mot, dans votre bouche, est un peu singulier.
A m'en dire du mal, vous fûtes le premier.

SELICOUR.
Du mal ! non. Votre femme est légère, coquette;
Elle aime les plaisirs, le bruit et la toilette.
Ces goûts sont de son âge; on peut les corriger :
Mais dans votre censure il faut la ménager.
Voilà ce que j'ai dit : je le répète encore.

D'ESTIVAL.
J'ai suivi ce conseil d'un ami que j'honore.

Qu'a produit ma douceur? a-t-elle, à mes discours,
De son genre de vie interrompu le cours?
Pour calmer ses esprits pétulans, irascibles,
N'ai-je pas employé tous les moyens possibles?
Hier enfin, outré de la prêcher en vain,
Je lui signifiai, d'un air assez chagrin,
Qu'elle eût à supprimer les bals, les jeux, les fêtes,
Foyers toujours ouverts aux intrigues secrètes;
Que, laissant la chronique aux freluquets du jour,
Et les bruits de coulisse aux oisifs de la cour,
Elle eût à s'occuper des soins de son ménage....
C'est alors que sur moi je vis fondre l'orage!
Les menaces, les pleurs, les protestations,
Les spasmes de commande, et les convulsions,
Simulacres usés d'une douleur réelle,
Tout vint, comme un torrent, m'étourdir la cervelle.
Je tins bon cependant.

SELICOUR.

Et vous fîtes fort bien.

D'ESTIVAL.

Vous pouvez le penser; mais moi je n'en crois rien.
Car la réflexion qui suit de telles scènes,
A l'époux querelleur présage bien des peines.
Avec certains esprits, en sa propre maison,
C'est souvent un grand tort d'avoir toujours raison.

SELICOUR.

Quel est donc votre but?

D'ESTIVAL.

Quoiqu'au fond je la blâme,
Un sentiment bien pur me rattache à ma femme.
Je l'aime; et je voudrais, par un moyen adroit,
Ramener son esprit....

SELICOUR.

(*Hésitant*). Sans perdre votre droit.
J'entends.... il en est un.... je le crois infaillible....
Mais je n'ose....

D'ESTIVAL.

Ah! parlez, ami tendre et sensible,

Vos conseils, en tout tems, m'ont été fructueux.
Parlez, je suis, parfois, bouillant, impétueux;
Oui, mais mon cœur est bon, et saura reconnaître
Le zèle officieux que vous faites paraître.

SELICOUR, *avec intention.*

Vous avez de l'esprit.

D'ESTIVAL.

Vous l'avez cultivé.

SELICOUR.

Un ton noble.

D'ESTIVAL.

Passons.

SELICOUR.

Un cœur grand, élevé,
Des talens et de l'or. Avec un tel partage,
Un homme sur le sexe a bien de l'avantage;
Et, parmi les beautés qu'on cite dans Paris,
Bien peu de votre amour méconnaîtraient le prix.

D'ESTIVAL.

Qu'entends-je? vous voulez....

SELICOUR.

Corriger votre épouse,
Et la soumettre au frein, en la rendant jalouse.

D'ESTIVAL.

L'épreuve est singulière.

SELICOUR.

Il est vrai; mais enfin
De vos dissentions voulez-vous voir la fin?

D'ESTIVAL.

Sans doute.

SELICOUR.

Agissez donc.

D'ESTIVAL.

Quelle source d'alarmes!

SELICOUR.

Pour peu qu'elle vous aime, elle rendra les armes.

D'ESTIVAL.

Quoi ! feindre pour une autre un amour imposteur,
Quand j'éprouve pour elle une si vive ardeur !

SELICOUR.

Voilà précisément ce qui fait votre force.

D'ESTIVAL, *en riant.*

Si j'allais succomber à la trompeuse amorce.

SELICOUR.

à part. *haut, riant aussi.*
C'est bien là mon espoir.... Ce serait un malheur.
Mais quel homme, entre nous, n'a son moment d'erreur?
Parmi tant de maris que la chronique accuse,
Vous en savez plus d'un qui n'a pas votre excuse.

D'ESTIVAL.

En effet; on pourrait essayer ce moyen;
Je le trouve plaisant.

SELICOUR, *concentrant sa joie.*

En augurez-vous bien ?

D'ESTIVAL.

Mais, oui...

SELICOUR.

C'est sans regret ?

D'ESTIVAL.

Je crois que mon Adèle
A toujours trop compté sur mon amour pour elle.

SELICOUR, *avec intention.*

Vous m'avez quelquefois parlé d'une beauté.....

D'ESTIVAL.

De Corinne. Elle est bien; son nom, partout cité,
Pourrait, dans ce projet, nous servir à merveille.
A l'amour, aisément, elle prête l'oreille.

SELICOUR.

Eh bien, jouez l'amour.... ou feignez-le, du moins.

D'ESTIVAL.

Oh ! je puis, sans danger, lui donner quelques soins.
Ma femme vient....

SELICOUR, *à part.*

Déjà, le voilà qui s'enflamme.

SCÈNE V.

SELICOUR, ADÈLE, D'ESTIVAL.

(*Il la salue comme pour s'en aller*).

ADÈLE.

Demeurez, Selicour. (*il reste*).

D'ESTIVAL.

Que voulez-vous, Madame?

ADÈLE, *d'un ton coquet et décide.*

M'expliquer avec vous, et regagner un cœur
Dont la possession dut faire mon bonheur,
Ou m'affranchir enfin d'un joug peu convenable.

D'ESTIVAL.

Vous me promettez donc d'être plus raisonnable;
De fuir ces jeux, ces bals, où vous ne paraissez
Que pour servir de texte aux propos insensés
De quelques libertins toujours prêts à médire,
Qui, prenant pour esprit le ton de la satire,
Confondent méchamment dans leurs discours railleurs,
Et la femme imprudente, et la femme sans mœurs?

ADÈLE.

Vraiment, si l'on en croit ce tableau charitable,
Bientôt, de tout Paris, je deviendrai la fable.

D'ESTIVAL.

Eh ! mais...

ADÈLE.

Le grand malheur, de dire de bons mots
Dont s'amuse le monde en signalant les sots.
Pour qui sont faits les bals, si ce n'est pour les dames?
Si de petits auteurs nous font de petits drames,
N'est-ce pas pour les voir tomber ou réussir ?
Leur succès fait bâiller, leur chute fait plaisir.
Cette vie est charmante... elle vous importune.
Donc, chacun prend son lot dans la chance commune.
Croyez-moi : cessez d'être un gothique mari,
D'antiques préjugés dès le berceau nourri.
Prenant ce ton nouveau qui pique, raille et fronde,
Suivez l'esprit du jour qui gouverne le monde.

D'ESTIVAL.

Jamais !

SELICOUR, *à part.*

Très-bien !

ADÈLE.

Jamais ?

D'ESTIVAL.

Non; et, dès aujourd'hui,
Votre gothique époux sera maître chez lui.
Vous ne sortirez plus.

ADÈLE.

La défense est unique.
Chez un ami, ce soir, je fais de la musique;
Demain, à l'opéra, Dorville me conduit;
Jeudi, je vais au bal, et j'y passe la nuit;
Vendredi.... vendredi ! quelle aimable partie !...
Qu'est-ce que je ferai ? Je vais en compagnie...
Samedi, dans Hamlet, j'irai voir cet acteur
Dont l'énergique accent peint si bien la terreur;
Dimanche....

D'ESTIVAL.

Arrêtez-vous. Je vois que la semaine,
A vos nombreux plaisirs, pourra suffire à peine.

ADÈLE.

Suffire ! elle en est loin, je vous le garantis :
Car, jusqu'au mois prochain, tous mes instans sont pris;
Et vous avez, Monsieur, trop d'usage du monde,
Pour déranger un plan où mon bonheur se fonde.

D'ESTIVAL.

C'est ce qu'il faudra voir.

ADÈLE.

C'est ce que vous verrez.

D'ESTIVAL.

Madame, ignorez-vous que mes droits sont sacrés ?

ADÈLE.

J'ai les miens.

SELICOUR, *se plaçant entr'eux, avec une fausse bonhomie.*

Mes amis, est-ce ainsi qu'on s'arrange?

ADÈLE.

Vouloir me maîtriser ! c'est une chose étrange !
Vous êtes un tyran !

SELICOUR.

De grâce, entendez-vous.
On peut s'accommoder, sans se mettre en courroux.

ADÈLE.

Eh bien ! parlez, Monsieur, et jugez-nous vous-même :
Mon mari n'est-il pas d'un ridicule extrême ?

SELICOUR.

Ridicule est bien fort.

D'ESTIVAL.

Blessé-je la raison,
Pour vouloir que Madame ait soin de sa maison?

SELICOUR.

Pas tout-à-fait.

ADÈLE.

Ces soins sont-ils faits pour mon âge ?

SELICOUR.

Madame connaît peu les tracas du ménage.

D'ESTIVAL.

C'est un noviciat qu'elle peut commencer.

ADÈLE.

A ces détails mesquins prétendre m'abaisser!
Vous n'y parviendrez pas, Monsieur, je le proteste.

SELICOUR, *bas à Adèle.*

Cédez-lui quelque chose; il passera le reste.

ADÈLE.

Céder! alors qu'au joug on veut m'assujettir.

D'ESTIVAL.

Qui de nous deux, Madame, ici doit obéir?

SELICOUR, *bas à D'Estival.*

Corinne est plus aimable.

ADÈLE.

Obéir en esclave!
Ma fortune, Monsieur, est telle que je brave...

D'ESTIVAL.

Ah! voilà le grand mot!... qu'une femme d'esprit
Montre peu de raison lorsque l'humeur l'aigrit!
Madame est riche, et croit que son argent lui donne
Le droit d'humilier tout ce qui l'environne;
Ses voisins, ses amis, ceux faits pour la servir,
Et jusqu'au pauvre époux qu'elle a daigné choisir!
Ah! c'est pousser trop loin le reproche et l'injure:
Il ne manque à vos torts que celui de parjure.
Je vous aimais, Adèle, et vous m'avez blessé!
Je pourrais vous répondre en époux offensé;
Mais je préfère attendre, en ma douleur amère,
Que la réflexion vous calme et vous éclaire.
Adieu. (*Il sort*).

ADÈLE.

Vous me quittez?

SCÈNE VI.

ADÈLE, SÉLICOUR.

ADÈLE.

Oh ! comme il est fâché !
Et ce mot de fortune....

SELICOUR.

Il y semble attaché.

ADÈLE.

Au mot ?

SELICOUR.

Non, à la chose.

ADÈLE.

Oh ! je ne puis le croire.

SELICOUR.

Il dépense beaucoup... d'après certaine histoire...

ADÈLE.

Je le sais.

SELICOUR.

Vous savez.

ADÈLE.

Oui, c'est le bruit du jour.
Corinne, m'a-t-on dit, a pour lui de l'amour.

SELICOUR.

Voilà les jeunes gens. Les talens estimables,
La grâce réunie aux qualités aimables,
Souvent jusqu'au délire exaltent leur esprit...
En sont-ils possesseurs ? ce grand feu s'amortit.
Cet amour si brûlant, devient froid comme glace.
Un minois chiffonné paraît et les agace...
Soudain, leurs cœurs séduits par l'appât des plaisirs,
S'ouvrent, avec ardeur, à de nouveaux désirs.

ADÈLE.

Et l'épouse fidelle, à l'oubli condamnée,
Souffre, pleure, languit, et meurt abandonnée.

SELICOUR, *s'échauffant par degrés.*

Que n'ai-je point tenté pour prévenir ses torts!
En vain, d'une ame éprise imitant les transports,
Je lui peignis ces traits que tout le monde admire;
Ce teint, dont la fraîcheur charme, séduit, attire;
Ces yeux, dont le feu vif et tendre tour-à-tour,
Fait naître le désir, et provoque l'amour,
Et ce sourire enfin, ce magique sourire,
Qui, des cœurs enivrés complète le délire...
En tenant ces discours, mon esprit s'enflammait....
D'un sentiment profond mon ame s'animait.
Chaque trait du tableau qui peignait votre image,
Se gravait dans ce cœur tout plein de son hommage,
Et...

ADÈLE, *l'interrompant.*

Je vous crois, Monsieur... vous sentez vivement.

SELICOUR.

Quand on parle de vous, peut-on faire autrement?

ADÈLE.

Quelle fut sa réponse à ce brillant éloge?

SELICOUR.

Il paraît tout surpris du droit que je m'arroge;
Puis, ou sentant ses torts, ou tenant à son but,
Sans me dire un seul mot, soudain il disparut.

ADÈLE.

De votre remontrance, il fut piqué sans doute.

SELICOUR.

Pour dévoiler son cœur, croyez bien qu'il m'en coûte.
Si de cet abandon j'eusse été moins frappé,
Jamais un tel aveu ne me fut échappé.
Mais il est si cruel, à la fleur de votre âge,
De vous voir exposée aux dédains d'un volage!
Hélas! était-ce assez de vous plaindre tout bas?

ADÈLE.

Un tel affront, Monsieur, ne se pardonne pas.
J'en doutai jusqu'alors; ce n'est plus un mystère;
Il faudra, malgré lui, qu'il se montre sincère.

SELICOUR.

A quoi bon? il niera.

ADÈLE.

Si le fait est certain,
Et que vous l'attestiez, il le nierait en vain.

SELICOUR.

Mauvais moyen.

ADÈLE.

Enfin, ne puis-je être vengée?

SELICOUR, *la regardant avec joie.*

Comment l'entendez-vous?

ADÈLE.

La lutte est engagée,
Et je vais, à mon tour, me plaindre avec éclat.

SELICOUR.

Eh! que dira le monde en voyant ce débat?

ADÈLE.

Qu'importe?

SELICOUR.

Des méchans craignez les épigrammes.
Craignez surtout les traits aiguisés par ces femmes,
Qui, de leur propre sexe inflexibles censeurs,
Exaltent leur sagesse, en dénigrant les mœurs;
Qui, grâce au peu d'appas dont elles sont ornées,
Jamais de la vertu ne furent détournées;
Vrais démons féminins qui déplorent, tout bas,
Le stérile respect qui leur ferme nos bras.
D'autres, avec plus d'art, dans leur manœuvre habile,
Déguisent le poison que leur langue distille:
En faisant votre éloge, elles savent citer
Des traits qu'avec malice on peut interpréter,
Et, d'un voile équivoque affublant la satire,
Nous forcent à penser ce qu'elles n'osent dire.

Ainsi, de vos discords, le scandale naîtra ;
Selon ses passions, chacun vous jugera;
Et de vingt médisans la langue envenimée
Se chargera du soin de votre renommée.

ADÈLE.

Eh! quoi, faudra-t-il donc, sans oser lui parler,
Sous son joug oppresseur me laisser accabler ?

SELICOUR.

Pourquoi tout ce fracas, lorsqu'on est jeune et belle,
Et que l'on peut, sans bruit, punir un infidèle ?

ADÈLE.

Comment ?

SELICOUR.

Devinez-vous ?

ADÈLE.

Non.

SELICOUR, *du ton le plus affectueux.*

N'avez-vous jamais
Rencontré de mortels séduits par vos attraits ?

ADÈLE.

Oui... quelques-uns.

SELICOUR.

Eh bien !

ADÈLE, *avec intention.*

J'entends.

SELICOUR.

Que vous en semble ?

ADÈLE, *en riant.*

En nous parlant d'amour, chaque homme se ressemble,
Et le plus véridique est souvent un trompeur.

SELICOUR, *toujours avec épanchement.*

Après l'hymen, oui ; mais l'amant a plus d'honneur.
Ce qu'exige l'époux, un amant le demande.
Il n'a point la hauteur d'un maître qui commande.

Parfois impatient, jamais il n'a d'humeur :
Aimer et le prouver, voilà tout son bonheur.
Il en jouit sans faste, et renferme en lui-même
La douce volupté de plaire à ce qu'il aime.

ADÈLE, *cherchant à le pénétrer.*

Quel tableau séduisant !.. (*à part*). Oserait-il m'aimer ?

SELICOUR.

Croyez-vous au bonheur que je viens d'exprimer ?

ADÈLE, *en souriant.*

Mais qui trouva jamais un homme assez modeste
Pour le réaliser, ce bonheur tout céleste ?

SELICOUR.

Vous, Madame.

ADÈLE, *se faisant un signe malin.*

Et cet homme ?

SELICOUR.

Aime avec passion.

ADÈLE.

Son cœur ?...

SELICOUR, *la regardant.*

Il n'éprouva que cette affection.

ADÈLE.

Son esprit ?

SELICOUR.

Est orné.

ADÈLE.

C'est charmant ! Sa figure ?...

SELICOUR.

Ses traits sont réguliers. Son ame active et pure
Sut toujours, sans effort, allier aux plaisirs
Cette saine raison qui règle nos désirs.

ADÈLE.

Cet homme, s'il existe, est un vrai phénomène.

SELICOUR, *avec expression.*

Il existe, et l'amour à votre joug l'enchaîne.
Déjà même à vos pieds, esclave humble et soumis,
Vous l'auriez vu tomber, si vous l'aviez permis....
Mais s'il n'a point osé vous offrir son hommage,
Contemplant chaque jour votre adorable image,
Il s'enivre à longs traits du bonheur de vous voir,
Vous adresse ses vœux, ses craintes, son espoir.
Nouveau Pygmalion, dans son œuvre il admire
Le modèle enchanteur qui cause son délire.

ADÈLE, *très-étonnée, mais sans humeur.*

Qu'entends-je ? Quoi, Monsieur?...

SELICOUR, *avec feu.*

Il fit votre portrait,
Et le fit ressemblant; car son cœur l'inspirait.

ADÈLE, *à part.*

Plus de doute; c'est lui. Son audace m'étonne.

SELICOUR.

Calmez-vous. Son secret n'est connu de personne.

ADÈLE.

Comment le sauriez-vous, s'il en était ainsi ?

SELICOUR, *un peu déconcerté.*

Est-ce là le motif d'où naît votre souci ?

ADÈLE, *à part.*

Comment le confondrai-je ?

SELICOUR.

Ah ! je le vois, Madame,
L'audace du coupable excite votre blâme.

ADÈLE, *feignant de l'embarras.*

J'en suis surprise au moins... et je crois que sans vous,
J'aurais bien de la peine à cacher mon courroux.

SELICOUR, *avec joie.*

Quoi, Madame, sans moi....

ADÈLE, *avec intention.*

Pour prix de ma réserve,
J'exige qu'à son tour votre amitié me serve.

SELICOUR, *à part.*

Ah ! parlez.

ADÈLE.

Annoncez à cet amant discret
Que l'honneur lui défend de garder mon portrait;
Que, pour me faire croire à son amour extrême,
Il doit ici tantôt me le rendre lui-même.

SELICOUR.

Vous le rendre!

ADÈLE.

Lui-même... ici... m'entendez-vous?

SELICOUR.

Je crois vous deviner.

ADÈLE.

Le prix de ces bijoux
Est moins dans leur valeur, à ce que je soupçonne,
Qu'en celle qu'on attache à la main qui les donne.

SELICOUR.

C'est bien vrai. Trop heureux de n'avoir point déplu,
Il se rendra, Madame, à cet ordre absolu.

ADÈLE, *avec une maligne ironie.*

Vous devez présumer ce qu'un tel pas me coûte.
Je puis compter sur vous, Selicour?

SELICOUR, *avec transport.*

Oui, sans doute.
Comptez sur moi, Madame.

ADÈLE *en sortant.*

A ce soir!... Il est pris!

SCÈNE VII.

SELICOUR *seul.*

Courage, Selicour! on t'a fort bien compris,
On veut voir le portrait. On feindra de le prendre,
Mais pour te ménager le plaisir de le rendre.
Il faudra voir Dorante, et le presser encor
De remettre en mes mains ce précieux trésor....
Amour qui m'inspiras quand je peignis Adèle,
Rends-la sensible au feu dont je brûle pour elle !...
Qui vient? ah! c'est Finette.... Il faudra que bientôt,
Pour cette confidence, on lui donne le mot :
Parlons-lui le premier. Elle a pour sa maîtresse,
Et surtout pour Frontin, un grand fonds de tendresse.
Flattons-la d'un hymen qui plaît à son ardeur :
Quand le bienfait nous charme, on sert le bienfaiteur.

SCÈNE VIII.

SELICOUR, FINETTE. (*Elle entré comme une personne qui en cherche une autre*).

SELICOUR.

Vous voilà, mon enfant.

FINETTE.

Enfant? Monsieur, j'espère
Qu'un enfant, comme moi, marche bien sans lisière.

SELICOUR.

Mais qui cherchez-vous donc d'un regard si distrait?

FINETTE, *toujours préoccupée.*

Qui je cherche?

SELICOUR.

Oui, ma belle ?

FINETTE.

Oh! c'est là mon secret.

SELICOUR.

C'est Frontin, je parie.

FINETTE.

Eh bien; oui; c'est lui-même.

SELICOUR.

Le drôle est bien heureux ! on cherche ce qu'on aime,
Et de là je conclus que Frontin....

FINETTE.

Doucement,
Dans vos conclusions vous allez promptement.

SELICOUR.

Pourquoi me le cacher? puisqu'il vous intéresse,
On pourrait avec fruit servir votre tendresse.

FINETTE.

Vous, peut-être?

SELICOUR.

Frontin est un bon serviteur.
Je sais que de vous seule il attend son bonheur;
Et, si vous le voulez, entre nous je m'engage
A couronner vos feux par un bon mariage.

FINETTE.

Que de bonté, Monsieur!.. (*à part*). Où veut-il en venir?

SELICOUR.

Répondez. Cet hymen peut-il vous convenir?

FINETTE.

Assurément.

SELICOUR.

Eh bien, vous serez satisfaite:
Votre félicité sera bientôt parfaite.
Ardent à vous prouver mon amitié pour vous,
Je grossirai la dot en vous donnant l'époux.

FINETTE.

La dot en est aussi?

SELICOUR.

Je sais trop par moi-même,
Qu'on est impatient d'obtenir ce qu'on aime.

FINETTE.

Vous aimez ?

SELICOUR.

Un objet qui vous est bien connu.

FINETTE.

Tant mieux ! jusqu'à présent qu'avez-vous obtenu ?

SELICOUR.

Rien.

FINETTE.

Ah ! tant pis.

SELICOUR.

J'espère.

FINETTE.

Eh ! vit-on d'espérance ?

SELICOUR.

C'est en vous que j'ai mis toute ma confiance.
Peut-être, à votre tour, pourriez-vous me servir ?

FINETTE, *à part.*

M'y voilà.

SELICOUR.

Mais au moins n'allez pas nous trahir.

FINETTE.

Vous êtes donc d'accord ? ar Cce *nous* semble dire
Qu'on approuve en secret le feu qui vous inspire.

SELICOUR.

A ce que j'ai pu voir, l'aveu n'a point déplu.
Et, peut-être à présent, tout serait-il conclu,
Si, dans l'expression du beau feu qui m'anime,
Je n'avais gauchement conservé l'anonyme.

FINETTE.

Maladroit!

SELICOUR.

J'en conviens ; mais la timidité...

FINETTE.

Je connais, dites-vous, cette aimable beauté ?

SELICOUR.

Beaucoup.

FINETTE.

Nommez-la donc?

SELICOUR.

A peine si je l'ose...

FINETTE.

Pour l'univers entier j'aurai la bouche close...
Lorsque votre bonté lui promet un époux,
Finette à vous servir trouve un charme bien doux.
Parlez, Monsieur, parlez.

SELICOUR.

Allons, je vous confie
Le secret dont dépend le bonheur de ma vie....
Madame d'Estival a subjugué mon cœur.

FINETTE.

Ma maîtresse?

SELICOUR.

Oui, Finette.

FINETTE.

Oh! maudit suborneur!

SELICOUR.

Plaît-il?

FINETTE.

Vous me charmez. Voilà ce qui s'appelle
Bien saisir l'à-propos pour séduire une belle!
Le ménage allait mal, vous l'avez achevé,
Et le consolateur me paraît bien trouvé.

SELICOUR.

Vous riez.

FINETTE.

Non, d'honneur. Voilà de la tactique!
Vous mettez savamment vos leçons en pratique.

SELICOUR.

(*bas*). (*haut*).
Je ne sais où j'en suis. Parlerez-vous pour moi?

FINETTE.

Comptez-y. Votre amour est de si bon aloi !

SELICOUR.

Vous moquez-vous, Finette ?

FINETTE.

Eh ! non, laissez-moi faire.
J'ai déjà le moyen d'arranger votre affaire.

SELICOUR.

Quel est-il ?

FINETTE.

C'est de dire à monsieur D'Estival
Que dans son gouverneur il nourrit son rival.

SELICOUR.

Comment ?

FINETTE.

La chose est neuve, et paraîtra plaisante.

SELICOUR.

Vous voulez donc me perdre ?

FINETTE.

Oh ! vivez dans l'attente.
Satisfait, enchanté d'avoir un remplaçant
D'un mérite si rare, et d'un ton si décent,
Monsieur, n'en doutez pas, va supplier Madame
D'attiser le foyer d'une si belle flamme :
Avec empressement Madame obéira,
Et, par votre bonheur, le roman finira.

SELICOUR, *hors de lui.*

Finette !

FINETTE, *voulant sortir.*

A ce beau feu qui ne voudrait se rendre ?

SELICOUR.

Mais, c'est un piège affreux que vous allez me tendre !

FINETTE, *se débattant.*

Vous êtes trop modeste.... Allons, remettez-vous :
Je vais de votre amour informer son époux.

SELICOUR, *lui montrant une bourse.*

Acceptez. Mais surtout écoutez-moi, Finette.

FINETTE.

Non, non. Sans intérêt, je suis votre interprète.

SELICOUR.

De grâce !

FINETTE.

Laissez-moi.

SELICOUR.

Finette, encor deux mots.

Ah ! Madame et Monsieur arrivent à propos.

SCÈNE IX.

SELICOUR, D'ESTIVAL, ADÈLE, FINETTE.

ADÈLE.

Quel est donc le motif de ta joie ?

FINETTE.

Ah ! Madame...

Ah ! Monsieur... vous voyez... je ris du fond de l'ame...
Et regardez un peu l'air confus, l'air contrit
De monsieur Selicour... il a perdu l'esprit,
Le cœur, le sens... que sais-je ? Il aime votre femme,
Et vient de m'avouer son innocente flamme.

(*Selicour fait un mouvement qui annonce chez lui une inspiration soudaine*).

ADÈLE.

Il te l'a dit ?

FINETTE.

Sans doute.

ADÈLE.

Est-ce vrai, Selicour?

(*On voit à chaque mot Selicour reprendre de l'aplomb*).

D'ESTIVAL.

Vous ne répondez pas?

FINETTE.

Il n'a garde.

SELICOUR *à lui-même.*

A mon tour.

(*Il rit avec intention en les regardant, mais sans éclat*).

D'ESTIVAL.

Vous riez?

SELICOUR.

De plaisir.

FINETTE.

Son audace est unique.

SELICOUR.

Puisque l'heure est venue... il faut que je m'explique
Avec cette franchise, et cette loyauté
D'un ami qui vous doit toute la vérité.

FINETTE.

En voici bien d'un autre!

D'ESTIVAL,

Où tend ce préambule?

SELICOUR.

J'ai bien voulu sur moi jeter un ridicule;
Mais j'avais tout prévu pour en rendre l'effet
Utile et favorable à mon noble projet..

(*Avec expression*).

Rappelez-vous ces jours d'ivresse et de délire,
Où l'on puise l'amour dans tout ce qu'on respire,
Ces premiers jours d'hymen où vos cœurs exaltés
Des plus vifs sentimens paraissaient transportés.
Momens délicieux, trop courts pour la tendresse!
Que sont-ils devenus malgré votre promesse?
Tout, comme un vain prestige, a déjà disparu!

D'ESTIVAL.

Qu'osez-vous avancer? où donc avez-vous vu
Qu'Adèle ait un seul jour cessé de m'être chère?

ADÈLE.

Moi, cesser de t'aimer? Mon cœur dit le contraire.

SELICOUR *avec feu.*

Eh bien, nous y voilà. Le plus cher de mes vœux,
Vous l'avez accompli par ces tendres aveux!
Pénétrés l'un pour l'autre et d'amour et d'estime,
Vous marchiez cependant sur le bord d'un abîme;
Par un vain amour propre et des goûts opposés,
J'ai frémi de vous voir si souvent divisés.
Quel moyen employer? Quelle prompte mesure
D'un nœud qui fut si beau préviendra la rupture?
Ma voix était sans force, et mes soins méconnus:
Vos cœurs s'exaspéraient et ne s'entendaient plus;
Alors j'imaginai cet heureux stratagême.
Mon active amitié se créant un système,
Brouilla tout à dessein, donna secrètement
A Monsieur une intrigue, à Madame un amant.
Le moyen était fort, la ruse dangereuse;
Elle pouvait pour moi devenir très-fâcheuse,
Et souvent, prêt d'agir, mon zèle consterné,
Par la réflexion se sentit enchaîné...
Mais enfin rassuré par cet ancien problême
Qui prétend qu'un grand mal guérit par un extrême,
Dans ce dédale obscur j'osai me hasarder...
Il me fallait quelqu'un capable de m'aider.
Qui choisir?... A Frontin je préférai Finette.
(*Avec malice*).
On sait que son défaut n'est pas d'être discrète.

FINETTE, *vivement.*

Ne croyez pas, Monsieur, un rapport si trompeur.
Qui? moi, sa confidente! Oh! l'indigne menteur!

SELICOUR, *souriant.*

Ma confidente, non: mais ma dupe complète.

FINETTE.

Il est fort celui-là!

SELICOUR.

J'en suis fâché, Finette;
Mais le fait est certain, je peux le garantir :
Car tantôt D'Estival me l'a fait pressentir.

ADÈLE.

Quoi ! vraiment?

D'ESTIVAL.

J'en suis sûr.

ADÈLE, *regardant Selicour avec malice.*

L'équivoque est plaisante!

FINETTE.

Oui, c'est du bon côté que Monsieur la présente;
Il sait d'un mauvais pas sortir avec esprit.
Qu'aurait-il fait, pourtant, si je n'avais rien dit?

SELICOUR.

Alors, de mon projet vous faisant confidence,
Nous aurions tous les deux agi d'intelligence :

ADÈLE.

Rends-toi, Finette : et cède au meilleur des amis
La palme d'un triomphe à tes dépens acquis.

FINETTE, *très-surprise.*

Vous aussi!

D'ESTIVAL.

C'est fâcheux; mais, contre l'évidence,
Que pourraient les efforts de ta vaine éloquence?

FINETTE.

Mais je ne peux souffrir....

ADÈLE *l'interrompant.*

Encore un coup, tais-toi.

(*Bas à Finette*).

Il ne peut m'échapper.

SELICOUR, *à part.*

La maîtresse est pour moi.

FINETTE.

Oh! le fourbe!

D'ESTIVAL, *sévèrement.*

Allons, paix !

SELICOUR.

Laissez-lui la parole :
Elle est si charitable, et rend si bien son rôle !

FINETTE.

Quelle honte ! ô mon Dieu ! tirez-moi d'embarras...
Prouvez qu'en ce moment je ne me trompe pas.

SCÈNE X.

ADÈLE, SELICOUR, D'ESTIVAL, FRONTIN.

FRONTIN, *d'un air satisfait.*

Un ami de Monsieur est là qui le demande.
Dans le petit salon, voulez-vous qu'il attende ?

D'ESTIVAL.

J'y vais. Adèle, viens.

Jeu de scène entre Finette et Frontin.

ADÈLE, *bas à Selicour.*

Le portrait, Selicour.

SELICOUR, *de même.*

On vous le remettra vers le déclin du jour.

ADÈLE.

Gardez-vous d'y manquer.

SELICOUR, *à part.*

Vite, allons chez Dorante.

(*Il sort*).

SCÈNE XI.

FINETTE, FRONTIN.

FINETTE.

Combien de te revoir j'étais impatiente !

FRONTIN.

Tu peux te réjouir; car tout va pour le mieux.

FINETTE.

Pour le mieux? ô bonheur!

FRONTIN.

Dorante est en ces lieux.

FINETTE.

Tu l'as trouvé chez lui?

FRONTIN.

J'ai su gagner son ame,
En parlant de vertu, d'honneur, de pure flamme;
En peignant cet amour et si vif et si doux
Qui semblait jusqu'alors unir nos deux époux,
J'ai fait de Selicour ressortir l'artifice.
Quoi! lui dis-je avec feu, vous seriez le complice
De cet homme sans foi, de ce vil suborneur
Qui veut pousser si loin les droits de gouverneur!
Qui ne vous blâmera d'un semblable scandale?...
Pour la première fois, j'ai fait de la morale...
J'en conviens franchement; oh! cela m'a coûté...
Mais enfin le portrait vient d'être rapporté.

FINETTE.

A monsieur D'Estival? Gloire d'une soubrette,
Je te vis compromise, et te voilà complète!
Cette heureuse nouvelle, à mes sens éperdus,
Rend la force, la joie...

FRONTIN.

Et moi, je n'y tiens plus.
Dussé-je de plaisir expirer sur la place,
A mes propres périls, il faut que je t'embrasse.

FINETTE.

Doucement. Le procès n'est pas encor jugé.
Tant que notre imposteur n'aura pas son congé,
Aux arrhes du pari tu ne dois pas prétendre.

FRONTIN.

De grâce, accorde-les, dussé-je te les rendre.

FINETTE.

Non, vraiment.

FRONTIN.

Un refus?

FINETTE.

Un baiser n'a de prix
Qu'autant qu'on le mérite.

FRONTIN.

Ou bien s'il est surpris.
(Il l'embrasse à la dérobée).
Dusses-tu t'en fâcher, je le tiens, je le garde.

FINETTE.

C'est mal. Une autre fois, je serai mieux en garde.
Mais revenons.

FRONTIN.

J'y suis. Oui, suivons nos destins.
La gloire a ses héros, l'intrigue a ses Frontins.
L'intrigue est de l'ennui le plus sûr antidote.
Vivent les gens d'esprit qui suivent sa marotte!
Le ciel nous a créés pour lever des impôts
Sur les plaisirs du riche et la bourse des sots;
Je veux, digne du rang où sa bonté me place,
A ma postérité transmettre mon audace;
Mais, pour mieux procéder à ce joyeux emploi,
Il me faut un modèle, et je le trouve en toi.

FINETTE.

Accordé.

FRONTIN.

Que je t'aime!

FINETTE.

On vient. C'est ma maîtresse.

FRONTIN.

Elle marche à grands pas : qu'est-ce donc qui la presse?

SCÈNE XII.

ADÈLE, FINETTE, FRONTIN.

ADÈLE, *d'un air joyeux.*

Écoutez-moi tous deux.

FINETTE.

Tout est-il convenu ?

ADÈLE.

Selicour en ces lieux n'est point encor venu ?

FRONTIN.

Non, Madame.

ADÈLE.

Tant mieux : alors je vais l'attendre.
Auprès de mon époux hâtez-vous de vous rendre.

FINETTE.

Que va-t-il se passer ?...

ADÈLE.

Allez où je vous dis.

FINETTE.

Ah ! je vois à votre air que notre fourbe est pris.

ADÈLE, *à demi-voix.*

C'est vrai...

FRONTIN.

Chut ! je le vois.

ADÈLE.

Le traître nous observe.

Selicour paraît.

Mais j'ai pour lui tout prêt un piége de réserve.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, SELICOUR *dans le fond, ne se montrant que par intervalle.*

ADÈLE, *haut, avec intention.*

Va, Frontin, suis ton maître : il est prêt à sortir ;

De tout ce qu'il fera prends soin de m'avertir.

SELICOUR, *se montrant.*

Un espion de moins.

FRONTIN, *à Adèle.*

Oui : comptez sur mon zèle ;
Je vous ferai, Madame, un rapport très-fidèle.

(*Il sort*).

ADÈLE.

Toi, Finette, va dire à Madame Dorlis
Qu'un malaise importun me retient au logis.

FINETTE.

Quoi ! Madame est malade ?

ADÈLE.

Oui... j'éprouve une gêne...
Les scènes d'aujourd'hui m'ont donné la migraine :
Ma porte, à tout le monde, est close pour ce soir...
Préviens-en le concierge.

SELICOUR, *à part.*

Ah ! pour moi quel espoir !

FINETTE.

Suffit. Je vous comprends : vous serez satisfaite ;
Nul fâcheux ne viendra troubler votre retraite.

Elle sort du même côté que Frontin ; Adèle la suit des yeux, en tournant le dos à Selicour, qui vient se ranger du côté opposé à cette sortie, et entre dans le cabinet.

SCÈNE XIV.

ADÈLE, SELICOUR.

SELICOUR, *à part avec malice.*

Elle sait écarter un témoin indiscret.

ADÈLE, *bas à elle-même.*

Il est là.

SELICOUR, *à part.*

Quel malheur ! je n'ai pas le portrait.
Dorante était sorti.

ADÈLE, *à elle-même.*

Par son étourderie,
Finette a tout manqué. Reprenons la partie.

SELICOUR, *à part en sortant du cabinet. Il va voir à la porte du milieu, et la ferme.*

Heureux moment ! voyons... Personne... Paraissons.

ADÊLE, *à elle-même en souriant.*

Il fait semblant d'entrer... l'innocent... Commençons.
(*Avec intention*).
Ah ! monsieur D'Estival, la paix me semblait faite,
Et bientôt reprenant votre humeur inquiète...

SELICOUR.

Ah ! Madame...

ADÈLE, *jouant la surprise.*

C'est vous ! Quoi, déjà, Sélicour !
(*Baissant les yeux*).
Vous êtes seul ?

Finette entr'ouvre la porte. Selicour l'aperçoit.

SELICOUR, *à part.*

Que vois-je ?

SCÈNE XV.

FINETTE, *à la porte à droite;* D'ESTIVAL, *à celle du fond;* FRONTIN, *à celle de gauche; on ne les voit que par intervalle;* ADÈLE, *du côté de Finette;* SELICOUR, *tournant le dos à Frontin.*

Jeu de Scène. Au moment où Selicour s'est écrié : *que vois-je !* Finette a dû entr'ouvrir la porte à droite de l'acteur. Malgré la précaution qu'elle y aura mise, son mouvement aura été naturellement aperçu par Selicour, qui a les yeux tournés de ce côté. Son geste sera expressif et court, mais assez remarquable pour ne pas échapper au public. Pendant qu'Adèle continue à lui parler en baissant les yeux, il regarde la porte de face et la voit entr'ouverte. En exprimant de nouveau sa surprise, il se détourne vers le cabinet où est Frontin, et fait la même remarque. Tous ces mouvemens doivent se combiner de manière à ce que l'actrice n'en voye rien.

SELICOUR, *à part.*

O l'insigne détour !

ADÈLE.

Vous m'aviez dit, je crois, que dans cette entrevue
Un ami, près de vous, s'offrirait à ma vue?

SELICOUR.

Un ami! moi? Madame...

ADÈLE.

Est-ce la vérité?

SELICOUR.

Quelle erreur!

ADÈLE, *à part.*

Que dit-il?

SELICOUR, *regardant au fond.*

Encor de ce côté.

ADÈLE.

Quand vous avez pour lui donné votre parole,
Quel motif, ou plutôt quel prétexte frivole...

SELICOUR *à part, regardant à gauche.*

On n'a rien oublié; tous les postes sont pris.

ADÈLE.

Vous paraissez distrait.

SELICOUR, *avec un persiflage qui se rapproche du ton naturel.*

Pardon, je suis surpris
De l'extrême embarras où vous met ma présence.
Allons, remettez-vous : reprenez cette aisance
Qui donne à vos discours une grâce de plus,
Et sied près d'un ami charmé de vos vertus.

ADÈLE.

Mes vertus, dites-vous?

SELICOUR.

Elles sont bien réelles,
Et j'en découvre en vous, chaque jour, de nouvelles.

ADÈLE.

Vous vantez mon mérite en homme prévenu.

SELICOUR.

(*A part*). (*Haut*).

Je le suis en effet... N'est-il pas bien connu?
Vous le faites briller avec tant d'avantage,
Que, sans être flatteur, on peut lui rendre hommage.
C'est surtout votre esprit que l'on doit admirer!
Que de traits sémillans il sait vous inspirer!
Si jamais par boutade, ou par coquetterie,
De jouer un amant il vous prend fantaisie,
Qu'il verra de chemin avant de soupçonner
Le piège où votre adresse aura su l'entraîner!

ADÈLE, *souriant avec malice.*

Croyez-vous?

SELICOUR.

J'en suis sûr... Mais vous êtes trop sage
Pour oser vous permettre un pareil badinage.

ADÈLE.

Sur ce chapitre-là, je le dis sans façon,
Vous pourriez me donner une bonne leçon;
Car vous avez joué cette pauvre Finette...

SELICOUR.

Beau mérite, vraiment! Jouer une indiscrète,
Une petite fille, un esprit si borné,
Qui se croit un phénix, parcequ'on l'a prôné.

FINETTE, *à part.*

Il ne m'épargne rien.

SELICOUR.

Il ne manque à la belle,
Pour faire évaporer sa petite cervelle,
Que l'un de ces maris comme on en voit partout.

ADÈLE.

Frontin, m'a-t-elle dit, la trouve de son goût.

SELICOUR, *malignement.*

Frontin l'épouserait!

ADÈLE.

Pourquoi, non?

SELICOUR.

Quel courage!

FRONTIN, *à part.*

Quest-ce à dire ?

SELICOUR.

Le sot !

ADÈLE.

Vous riez ?

FINETTE, *à part.*

Moi, j'enrage !

SELICOUR.

De son propre mérite il est si convaincu,
Qu'il croit que pour lui seul cette rose a vécu....
Mais, hélas ! s'il savait...

ADÈLE.

Quoi donc ?

FRONTIN, *à part.*

Il m'inquiète.

ADÈLE.

Vous gardez, je le vois, rancune à ma Finette.

SELICOUR.

Je ne suis que l'écho des échos d'alentour.
Il est juste, après tout, que chacun ait son tour :
Et si quelques faux pas ont marqué son allure,
Il doit de l'indulgence à ceux de sa future.

FINETTE, *à part.*

Le monstre !

FRONTIN, *à part.*

L'insolent !

ADÈLE.

Comme vous les traitez !

SELICOUR.

(*A part*). (*Haut*).

Mes traits vont à leur but .. Toutes ces vérités
Circulent dans le monde, et je vous les répète
Plus pour vous divertir, que pour nuire à Finette.

FINETTE, *à part.*

Pour peu qu'il parle encor, j'étouffe de courroux !

ADÈLE.

Mais laissons là Finette, et revenons à nous.

SELICOUR.

Bien volontiers.

ADÈLE.

Pourquoi ne vois-je point paraître
L'amant mystérieux que je devais connaître?

SELICOUR.

Un amant?

ADÈLE.

Bien discret, puisque, malgré ses feux,
C'est vous qu'il a chargé de ses premiers aveux...
Mais je vois votre ruse : et, selon l'apparence,
Il s'agissait de vous dans cette confidence..

SELICOUR.

Qui? moi... de mon ami devenir le rival!

ADÈLE.

Dans le monde, est-ce un tort? est-ce donc un grand mal?

SELICOUR.

Quoi! Madame, est-ce vous qui tenez ce langage?
Pour punir un mari que vous croyez volage,
Foulant aux pieds l'honneur...

ADÈLE.

Vingt fois, vous l'avez dit:
L'honneur, depuis long-tems, n'est qu'un nom sans crédit:
Depuis qu'à sa façon tout le monde en raisonne,
Chacun, comme un manteau, l'ajuste à sa personne;
Notre sexe et le vôtre en sont au même point,
Et l'honneur que l'on vante est celui qu'on n'a point.

SELICOUR.

Cela peut être vrai, mais ne saurait m'atteindre.
Ce que je ne sens pas, mon cœur ne peut le feindre.

ADÈLE, *en soupirant.*

J'avais mieux auguré du songe que j'ai fait.

SELICOUR.

Du songe?

ADÈLE.

En peu de mots, voici ce qu'il traçait.
Dans un seul médaillon, un peintre, en miniature,
Avait avec la vôtre esquissé ma figure.

SELICOUR, *à part.*

Qu'entends-je?

ADÈLE.

Vos regards incertains, curieux,
Semblaient sur votre sort interroger mes yeux.

A mes pieds prosterné, dans votre main brûlante
Vous serriez tendrement ma main faible et tremblante ;
Dans vos traits animés par les feux de l'amour,
La crainte, le désir se peignaient tour à tour...

SELICOUR, *à part.*

Mais ce rapprochement...

ADÈLE.

Quel trouble inconcevable !
Auriez-vous, par hasard, fait un rêve semblable ?

SELICOUR, *à part.*

Quoi ? Dorante aurait-il découvert mon secret ?

ADÈLE.

Que pensez-vous du rêve ?

SELICOUR, *contenant à peine sa colère.*

Un fat s'en prévaudrait...
Et fort de son mérite et de votre faiblesse,
Prendrait pour un aveu votre perfide adresse.

ADÈLE,

De l'humeur ! ah ! Monsieur...

SELICOUR.

Terminons ce débat.
M'éprouver de la sorte, est bien peu délicat.

ADÈLE, *avec fierté.*

Selicour !

SELICOUR.

Croyez-vous, par un tel artifice,
De votre trahison me rendre le complice ?

ADÈLE, *tirant un médaillon de son sein.*

Eh bien ! puisqu'il le faut, j'aurai d'autres moyens.
Connaissez-vous ces traits ?

(*Elle lui montre le médaillon*).

SELICOUR, *très-agité.*

Les vôtres et les miens !
Qui les a réunis ? quelle main sacrilège ?...

(*D'Estival a déjà dû faire quelques pas. Il se place entre Selicour et Adèle. Finette et Frontin ont été se placer de chaque côté de la scène*).

D'ESTIVAL.

C'est la vôtre !

SELICOUR.

La mienne ! ô détestable piége !
Vous croyez ?...

D'ESTIVAL.

Je crois tout. J'ai de trop sûrs garans.

SELICOUR.

Vous aussi, D'Estival ?... Je jure...

D'ESTIVAL.

Vains sermens !
Pour démentir un fait qui parle de lui-même,
Votre esprit a sans doute un nouveau stratagême.
Mais la chance est tournée : Adèle m'a tout dit ;
Son cœur noble est exempt des torts de son esprit,
Et vous devez penser que dans cette occurrence,
Je sais, entre vous deux, faire une différence.

SELICOUR.

Que prouvent ces portraits ?

FINETTE.

Monsieur veut le savoir ?
Nous avons un témoin ; il faut le faire voir.

SELICOUR.

Un témoin ! quel est-il ?

ADÈLE.

Voulez-vous le connaître ?
Dorante nous attend. Frontin, fais-le paraître.

SELICOUR, *à part.*

Dorante ! plus d'espoir !

D'ESTIVAL.

Allez, homme sans foi !
Vous auriez trop souvent à rougir devant moi.
Une erreur de l'esprit est souvent pardonnable ;
Mais un vice du cœur est toujours condamnable.

SELICOUR.

J'ai des torts bien réels... Mais, au lieu d'en rougir,
Je sens tout mon chagrin se changer en plaisir,
Puisque, par les effets d'une ardeur criminelle,
Vous serez, désormais, des époux le modèle.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

ADÈLE, D'ESTIVAL, FINETTE, FRONTIN.

ADÈLE.

Nous voilà donc, enfin, libres tous deux chez nous!

D'ESTIVAL.

Sa conduite m'inspire un trop juste courroux...
Mais, pourtant, mes bienfaits, malgré ce trait perfide,
Lui feront souvenir qu'il fut mon premier guide.

ADÈLE.

Frontin ?...

FRONTIN.

Madame ?

D'ESTIVAL.

Allons, tes désirs sont connus.

ADÈLE.

Finette attend ta main.

FRONTIN.

Ma main !... Je n'en ai plus.

FINETTE.

Quoi ?

FRONTIN, *réfléchissant.*

« Si quelques faux pas ont marqué ton allure,
« Frontin, sois indulgent pour ceux de ta future ».

FINETTE.

Des faux pas !... à ton tour, oses-tu m'outrager ?

FRONTIN, *lui tendant la main.*

Qu'elle est gentille ! allons... je brave le danger.

FINETTE.

Quel courage !

ADÈLE.

Surtout, après le mariage,
Écartez ces amis qui, sous un faux visage,
Du voile de l'honneur se couvrant avec art,
Quelquefois démasqués, le sont toujours trop tard.

FIN.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N°. 46, au Marais, et rue Neuve St.-Marc, n°. 10.